

*Un jeune couple français, fraîchement diplômé de l'Institut Biblique,  
débarque sur la rive du Golfe de Guinée,  
à l'époque où c'est encore une aventure.  
Il vient servir des Eglises constituées,  
sous les auspices d'une Baptist Church and Mission.*

*Sur place, rien ! Pas d'Eglise baptiste, pas de trace !*

*Jacques E. BLOCHER rapporte les hypothèses  
qu'on a faites pour percer l'énigme de cette déconvenue.  
Surtout, il montre comment Dieu s'en est servi pour susciter  
la première mission d'origine française en Afrique noire  
(parmi les Eglises de professants) ;  
il le fait à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de cette mission.  
L'étude vérifie que l'histoire a besoin de micro-analyse  
autant que de méga-synthèse pour livrer sens et leçons.*

*Jacques E. BLOCHER, qui fouine volontiers dans les documents anciens,  
est membre du Comité directeur de la Mission Biblique.*

## **A l'occasion des 70 ans de la Mission Biblique**

# **Pourquoi la Mission Biblique est-elle née en 1927 ?**

Par Jacques E. BLOCHER

### **Introduction**

**L**a Mission Biblique mérite une citation dans l'ordre des missions évangéliques, pour avoir été la première

société missionnaire d'origine française et « professante » en Afrique noire. Plus spécifiquement<sup>(1)</sup>, elle est aujourd'hui

<sup>(1)</sup> Bien que nous concentrons ici notre attention sur l'extrême commencement de la Mission

« la » société de mission africaine fondée par un baptisme français lui-même tellement redevable à l'apport missionnaire extérieur. Et l'œuvre qui s'est développée sur son impulsion en Côte d'Ivoire pourrait figurer en quelque livre des records pour la disproportion de l'effectif atteint par rapport à celui du groupe dont elle est initialement issue<sup>(2)</sup>. La Mission Biblique a récemment compté sept décennies depuis l'installation dans le sud-ouest ivoirien de « son » premier couple missionnaire, Daniel et Laure Richard. Ce fournit un motif suffisant pour sonder un aspect des débuts qu'on ne pourrait qu'effleurer lors de l'évocation d'une longue période : *l'acte décisif intervenu le dimanche de Pentecôte 1927*. Pour une fois, nous contesterons aux apprentis managers le monopole de la réflexion sur la prise de décision ! A notre façon, nous tenterons une étude de cas, en portant notre attention sur la décision même qui a abouti à la fondation de la Mission Biblique<sup>(3)</sup>. Le détour par l'analyse historique paraît en effet d'autant plus nécessaire que l'événement a été singulier.

Le thème de notre étude tient donc en une question : « Pourquoi la Mission Biblique est-elle née en 1927 ? », avec pour objectif d'éclairer l'enchaînement des faits par lesquels, avant même les premières conversions en Côte d'Ivoire, Dieu a arrangé les événements et disposé des hommes en vue de cette mission particulière. Il nous paraît suffisant de décomposer cette interrogation en deux phases pour couvrir les aspects principaux du sujet :

(1) *Pourquoi cette histoire commence-t-elle en 1927 ?* : quels sont les événements qui, en interaction avec la situation générale du baptisme français, expliquent que le commencement se soit situé à ce moment précis ?

(2) *Pourquoi a-t-on fondé une Société Missionnaire en Côte d'Ivoire ?* : quel a été, à partir de ces prémisses, le cheminement qui a abouti à la constitution de l'œuvre missionnaire nommée peu après « Mission Biblique » ?

C'est indiquer que nous nous arrêtons d'abord sur le *contexte historique* dont est issue la Mission, puis que nous

---

Bible, il faut préciser que celle-ci est devenue franco-suisse à partir de la dernière guerre mondiale. Cependant l'Afrique noire n'a pas, à notre connaissance, parmi les chrétiens français ou francophones « baptistes dénominationnels », suscité d'autres œuvres pionnières organisées.

<sup>(2)</sup> Les Eglises issues de la Mission Biblique, dites « UEESO » (Union des Eglises Evangéliques du Sud-Ouest de la Côte d'Ivoire, puis Union des Eglises, Services et Œuvres de Côte d'Ivoire), annoncent en chiffres ronds 45 000 auditeurs aux cultes, 15 000 membres baptisés, cinq cents lieux de culte desservis par une centaine de pasteurs. L'Eglise fondatrice comptait au moment des débuts trois cents membres environ.

<sup>(3)</sup> Le sujet n'a pas par ailleurs encore été abordé en tant que tel à notre connaissance. L'essor des Eglises issues du travail de la Mission Biblique a toutefois été relaté par Jeanne Decorvet dans *Les Matins de Dieu* (Jeanne Decorvet, *Les Matins de Dieu*, Nogent-sur-Marne, Mission Biblique en Côte d'Ivoire, 1972, 252 pp.). Par ailleurs, l'importante enquête menée à bien par M. Stefan Schmidt, directeur de l'Institut de Missiologie à Saint-Légier-sur-Vevey, se consacre à l'élucidation d'aspects enveloppés jusqu'à ce jour d'un mystère « explicite », et ne croise qu'incidemment notre question.

nous attacherons ensuite à cerner les *motivations* des acteurs de cette entreprise et les *influences* qui ont déterminé leurs engagements.

Une remarque préliminaire cependant. On peut dire par euphémisme que l'expérience missionnaire, en tout cas depuis le « siècle d'or des missions évangéliques » qu'a été le XIX<sup>e</sup> siècle, entretient avec la discipline historique une relation ambiguë. Quel chrétien n'aura pas été gêné par l'intensité hagiographique du genre missionnaire ? Par le penchant prononcé à l'identification directe des menus faits de la vie en terre païenne – tout manifestement tâtonnants qu'ils soient – aux modèles héroïques énumérés au onzième chapitre de l'épître aux Hébreux ? Traditionnellement en effet, l'histoire « pieuse » appartient au registre de la prédication plutôt qu'à celui de l'histoire proprement dite : elle doit convaincre, porter l'appel du Seigneur. Il y a pourtant là plus d'un danger. Par exemple celui de mal supporter l'épreuve du temps, et de créer la lassitude auprès d'un public gagné autant par le doute relativiste que par l'égoïsme ethnique, qu'il ne suffit plus d'appeler à porter la lumière de l'Évangile au *pays des ténèbres*<sup>(4)</sup>. (Jadis, l'entreprise missionnaire apparaissait aussi à l'opinion chrétienne comme l'exercice de sa part de responsabilité dans une « aventure coloniale » perçue comme généreuse et civilisatrice.)

Le danger ensuite, et surtout, de perdre contact avec la réalité à force de

faits enjolivés et d'attitudes angélisées. Le « biais hagiographique » est une constante du style biographique, qui tend à porter la gloire du Seigneur au crédit de ses serviteurs. La piété de l'homme à laquelle on aboutit malgré des intentions louables, creuse un fossé entre le simple chrétien et le pionnier transfiguré, entre le témoin hésitant du quotidien et le surhomme spiritualisé. Et le chrétien ordinaire, trop humble pour se reconnaître en communauté de nature avec ces surhommes, devra choisir, pour excuser son inaction, entre l'abîme du sentiment de son incapacité – la piété dépressive – et l'abri que lui fournit le prétexte de son infériorité<sup>(5)</sup>.

**Le « biais hagiographique » est une constante du style biographique, qui tend à porter la gloire du Seigneur au crédit de ses serviteurs.**

Ainsi, pour exposer les faits, nous garderons-nous du « il était une fois », et renoncerons-nous pareillement à la

<sup>(4)</sup> Ainsi, par exemple, Jeanne [Mme Ruben] Saillens publie-t-elle en 1889 une histoire de la première mission au Congo intitulée *Au Pays des ténèbres* (Paris, Fischbacher, 116 pp.), faisant écho à l'expression « dark continent » popularisée par Stanley, qui résume l'impression produite à l'époque par l'Afrique sur la chrétienté d'Occident.

<sup>(5)</sup> Cf. à ce propos les remarques faites par Nigel M. de Ségur Cameron dans *Jésus est un homme* (Editions Sator, 1993), surtout les pages 107 et ss.

charge apologétique du « par la foi... »<sup>(6)</sup>. Nous nous contenterons plus prosaïquement du « pourquoi ». Nous comptons ainsi garder à l'esprit que c'est dans une histoire pleinement humaine que Dieu se manifeste. Non par *a priori* réducteur, mais par simple souci de comprendre ; le mode de l'enquête, pensons-nous, est celui qui garantit en bout de course les meilleures chances d'une louange précise et d'une juste actualisation. Pour ceux qui sont engagés dans l'action missionnaire, membres de comités souvent perplexes devant le petit nombre des candidats, ce sera une occasion de relever les éléments de similitude et les points de contraste.

### **1. Pourquoi l'histoire de la Mission Biblique commence-t-elle en 1927 ?**

La question paraît artificielle au premier abord – tout événement ne peut-il être *a priori* interprété comme fortuit ou comme, à l'inverse, dicté par la nécessité ? –, mais envisagée sous l'angle approprié, elle nous incite à rechercher d'abord quel a été l'événement déclencheur. Et ensuite, à expliquer la raison pour laquelle cet événement initial a franchi le cap de la réalisation malgré le déséquilibre des ressources et des besoins ; pourquoi elle n'a pas, comme

nombre de velléités missionnaires du même ordre, succombé après un temps d'espérance à la loi d'airain connue sous le nom de « principe de réalité ».

**L'événement déclencheur**, comme le rappelle Jeanne Decorvet<sup>(7)</sup>, a été constitué par la visite à Paris, pendant l'année scolaire 1925-1926, d'un personnage impressionnant, Africain de haute stature portant redingote et lunettes cerclées d'or, le Dr Mark Hayford. Docteur en théologie, membre de la très britannique Société Royale de Géographie, muni des lettres d'introduction les plus prestigieuses, le Dr Hayford fait le voyage de Londres à Nogent pour rencontrer le directeur de l'Institut Biblique, sur la recommandation d'amis qu'ils ont en commun dans les cercles baptistes anglais. Le Dr Hayford est un ressortissant de l'une des plus riches colonies de la Couronne britannique en Afrique de l'ouest, la *Gold Coast*, Côte-de-l'Or pour les Français. Il arrive à Nogent porteur d'une demande, avec le titre de directeur de la *Baptist Church and Mission*, qui est, dit-il, à Accra une mission très importante. Le souci de Hayford est que des missionnaires français puissent venir se charger d'Eglises que sa mission a fondées à l'ouest de la *Gold Coast*, en Côte d'Ivoire. L'administration coloniale, progressivement mise en place depuis une trentaine d'années, y est en effet de plus en plus tatillonne pour les non-francophones. L'envoi de missionnaires français devient ainsi impé-

<sup>(6)</sup> Les débuts de la Mission Biblique ont été évoqués par Madeleine Blocher-Saillens [Mme Arthur Blocher], dans *Par la foi...* (Paris, Les Bons Semeurs, 1935), puis *Par la foi... le triomphe* (réédition de 1964).

<sup>(7)</sup> Jeanne Decorvet, *passim*, pp. 20s.

ratif. La langue française est déjà la seule autorisée pour les activités cultuelles.

**L'administration coloniale, progressivement mise en place depuis une trentaine d'années, y est en effet de plus en plus tatillonne pour les non-franco-phones. L'envoi de missionnaires français devient ainsi impératif.**

A Nogent, Hayford s'adressera aux étudiants, mais parvenus à ce point, la curiosité nous porte à nous demander *pourquoi* Hayford choisit de s'adresser à l'Institut Biblique.

**Pourquoi Nogent ?** On a déjà évoqué l'un des motifs qui poussent Hayford à Nogent. Il existe à Londres un comité actif<sup>(8)</sup> qui soutient à la fois l'Institut que Ruben Saillens a fondé en 1921<sup>(9)</sup> et l'Eglise du Tabernacle, dont il est devenu le pasteur honoraire depuis que son gendre, Arthur Blocher, lui a succédé au pastorat en 1905. Les amis qui composent ce comité sont des représentants de l'aile « spurgeonienne » d'un baptisme anglais marqué par un certain pluralisme théologique. Il n'est pas surprenant

qu'avec des amis du même cercle – les bénéficiaires de la générosité des baptistes anglais forment une famille répartie sur tous les champs de mission – Hayford songe à s'adresser à Saillens. Cette remarque peut être complétée par un constat : pour celui qui vient en 1925 recruter en France des missionnaires de convictions baptistes, le choix n'est pas caractérisé par l'abondance. Il n'existe guère d'autre établissement de formation biblique qui affiche les couleurs de l'orthodoxie. Pourtant, tout baptiste que soit Saillens, l'œuvre qu'il a fondée en 1921 l'a été sur une base évangélique non-dénominationnelle, avec une confession de foi neutre sur la question du baptême. Ainsi, Saillens lui-même apparaîtrait à cette époque plus en marge qu'au cœur de la vie des Eglises baptistes. Pourquoi donc Hayford ne s'adresse-t-il pas, par exemple, à un président de dénomination ?

**Evangéliques et libéraux.** Lorsque Hayford arrive à Nogent, l'Institut Biblique a tout juste quatre années d'existence. R. Saillens est depuis une trentaine d'années l'un des chefs de file du baptisme français, et certainement son représentant le mieux connu du monde anglo-saxon. Il est aussi, au sein du protestantisme francophone, l'un des porte-parole de la ligne orthodoxe. Pour les chrétiens évangéliques, il s'agit de mener le combat spirituellement stratégique contre les vues « modernistes », alors que le scientisme ambiant incline un nombre croissant à prédire la victoire finale de la théologie nouvelle.

<sup>(8)</sup> Ce comité (à l'origine le *London Auxiliary Committee to Pastor's Saillens Work in France*) a été fondé en 1900 sous le patronage de Thomas Spurgeon (1856-1917), pasteur du Tabernacle métropolitain où il avait, en 1892, succédé à son père, Charles Haddon Spurgeon (1834-1892).

<sup>(9)</sup> Les premiers étudiants ont été accueillis en octobre 1921.

Dans les mois qui avaient précédé la constitution de l'Institut Biblique, les Eglises baptistes françaises avaient traversé une crise<sup>(10)</sup> dans laquelle la question du libéralisme théologique avait lourdement pesé. Pour les Eglises les plus soucieuses de la défense de l'orthodoxie, qui avaient parfois divergé sur la conduite à tenir dans cette crise, la priorité était à leur propre réorganisation. Cette situation créait pour Ruben Saillens la nécessité pratique d'asseoir l'école qu'il projetait sur la plate-forme d'œcuménisme évangélique à laquelle il consacrait l'essentiel de son activité depuis 1905. L'Institut se plaçait donc au service des chrétiens évangéliques de toutes appartenances, unis dans la profession des « fondements » de la foi biblique<sup>(11)</sup>. Le recrutement de l'Institut, où sont représentés les divers fragments du kaléidoscope évangélique francophone, laissera lui aussi son empreinte sur les débuts de la Mission Biblique.

(10) Dont les deux actes successifs eurent lieu en juillet 1920 et mai 1921. Ce sont les désaccords avec les uns sur l'appréciation du danger moderniste et les divergences avec les autres sur la stratégie à adopter à son encontre qui expliquent que l'Eglise du Tabernacle soit indépendante depuis juillet 1920. R. Saillens, qui a transmis en 1913 à Robert Dubarry ses responsabilités exécutives dans le baptisme, reste simplement le pasteur honoraire de l'Eglise du Tabernacle, que fréquentent d'ailleurs à ce moment-là la plupart des élèves de l'Institut originaires de province ou de l'étranger.

(11) Plusieurs leaders du fondamentalisme des origines (antérieur au fondamentalisme dans son acception usuelle), et notamment le Dr A.C. Dixon (1854-1925), le premier instigateur de la rédaction des *Fundamentals*, furent parmi les plus vigoureux soutiens de Saillens dans la fondation de son Institut.

On comprend mieux pourquoi les amis de Hayford lui indiquent Saillens comme interlocuteur possible. On peut même imaginer que Hayford ait établi lui-même le lien avec Saillens par une information directe sur le baptisme français, puisque les vicissitudes de ses composantes avaient pu être suivies « en léger différé » dans la presse chrétienne britannique.

Tel est, au moment où Hayford le découvre en 1925-1926, le contexte de l'Institut de Nogent, dont plusieurs traits marqueront à long terme l'œuvre en Côte d'Ivoire. L'élucidation de ce premier « pourquoi » permet d'aborder la question « institutionnelle ».

## **2. Pourquoi a-t-on jugé utile de fonder la Mission Biblique en Côte d'Ivoire ?**

Notre méthode, pour laborieuse qu'elle puisse paraître, nous encourage à régrosser d'un maillon dans la chaîne des faits, et à décomposer l'articulation entre la réponse faite à Hayford et la décision de fonder une société de mission.

**L'appel de Hayford a porté.** Ainsi retrouvons-nous, au printemps 1927, un couple de missionnaires – des Français selon le vœu de Hayford, anciens étudiants de l'Institut de Nogent – fraîchement débarqué sur la côte ivoirienne. Plus d'une année plus tôt, ils avaient entendu Hayford, et reçu l'un et l'autre la conviction que Dieu les appelait à travailler en Côte d'Ivoire pour sa *Baptist*

*Church and Mission*. Au cours des mois suivants, Daniel Richard et Laure Marzoff avaient été baptisés au Tabernacle (avril 1926) et s'étaient mariés en juillet. Puis ils étaient partis étudier l'anglais en Angleterre<sup>(12)</sup> puisqu'ils étaient engagés par une mission à direction anglophone. Ils s'étaient enfin embarqués pour la Côte d'Ivoire, où ils venaient maintenant d'arriver. Lui a vingt-cinq ans et elle tout juste vingt-trois.

Ils débarquent à *Grand Bassam* avec pour seule destination la ville de Dabou, où ils ont leur « contact », un Européen nommé Edwards, employé par la Société King. Parvenus à Dabou, le premier constat n'est guère encourageant : la société King a été dissoute et le dénommé Edwards s'est évanoui, disparu même des mémoires ! Ensuite, les événements se télescopent sans jamais laisser place à l'espoir : la *Baptist Church and Mission* est absolument invisible, aucune trace ne subsiste d'un quelconque passage de Hayford, lui-même désespérément silencieux. De plus, une mission protestante, la Mission Méthodiste de Londres, est déjà présente sur place depuis deux ans<sup>(13)</sup> !

Daniel et Laure Richard doivent se résoudre à une réalité difficile. D'une part, ils sont sans employeur, sans même une

<sup>(12)</sup> Au *All Nations Bible College* assez récemment fondé.

<sup>(13)</sup> Il faudrait aussi se demander *pourquoi*, selon le récit reçu des débuts, Daniel et Laure Richard ont le sentiment de découvrir à leur arrivée seulement la présence de la Mission Méthodiste.

Eglise où commencer un travail (la *Baptist Church and Mission* en comptait pourtant quatorze sur le prospectus remis par Hayford) ; de l'autre, on les a précédés dans un pays où eux-mêmes se pensaient attendus. Plus encore, parmi ces missionnaires dont ils découvrent étrangement l'existence, D. et L. Richard rencontrent des compatriotes détachés par la « Mission de Paris » au service de celle de Londres.

**Parmi ces missionnaires dont ils découvrent étrangement l'existence, D. et L. Richard rencontrent des compatriotes détachés par la « Mission de Paris » au service de celle de Londres.**

Il est impossible de laisser sans explication ce fiasco initial, même si nous ne pouvons que procéder par hypothèses sur un point que l'on a longtemps considéré comme voué aux ténèbres de l'histoire<sup>(14)</sup>. Plusieurs sont échafaudables ; nous en retiendrons deux extrêmes :

La *première hypothèse* consisterait à tenir le Dr Hayford pour un indélicat dont l'entreprise aurait consisté à susciter l'intérêt des chrétiens anglais en faveur d'une œuvre imaginaire et opportunément lointaine. Cette vision des choses, qui rendrait bien compte du mutisme de

<sup>(14)</sup> Il sera éclairant de pouvoir sur ce point se reporter aux recherches, notamment londoniennes, de M. Stefan Schmidt.

Hayford, paraît cependant négliger plusieurs paramètres. D'abord, ses amis en Angleterre, qui étaient ses cautions auprès du public, auraient forcément été informés du premier faux pas de sa part. On voit assez mal un homme de la prestance de Hayford risquer sa réputation et son avenir sur l'engagement de deux missionnaires français. Une entreprise de mystification d'une quelconque ampleur aurait eu recours à prétexte plus fracassant. Indice supplémentaire, la famille de Hayford occupait à Accra une position en vue, et avait opté pour la foi chrétienne, ce qui inclinerait à penser que, même s'il a usé de procédés aventureux, les intentions de Hayford étaient sincèrement missionnaires<sup>(15)</sup>.

**Au début de l'année 1926, la Mission de Paris fait publier dans *Le Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle* une note destinée aux pasteurs.**

Soulagés de n'être pas contraints à l'option la plus désagréable, il nous est une seconde ligne d'argumentation possible, qui tout en reconnaissant la légèreté et l'incapacité dont Hayford a fait preuve, s'interrogerait sur le rôle propre des méthodistes établis avant l'arrivée des Richard sur la Basse Côte. Un fait nous alerte. Au début de l'année 1926 en effet, la Mission de Paris, à laquelle la

Mission de Londres « emprunte » les missionnaires français qu'elle envoie en Côte d'Ivoire, fait publier dans *Le Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle* une note destinée aux pasteurs. Selon celle-ci, « il ne fallait donner aucun argent à un certain M. Hayford », et la Mission de Paris refuse de rectifier malgré les demandes du pasteur du Tabernacle. L'avertissement de la Mission de Paris, sans doute dicté par Londres, peut répondre à des craintes diverses. Si Hayford n'est pas un escroc, pourrait-on alors imaginer que la Mission méthodiste ait cherché à lui faire obstacle parce qu'elle aurait eu conscience d'avoir accaparé des Eglises qui auraient appartenu à sa mission baptiste ? L'hypothèse, pour être hardie, ne peut être absolument écartée. Elle signifierait que le missionnaire qui accueille les Richard, Fletcher, aurait pu dissimuler des faits qui leur auraient permis de faire le lien avec la *Baptist Church and Mission*.

L'hypothèse pourrait encore être nuancée de plusieurs façons<sup>(16)</sup>. Elle requiert aussi un lien très lâche entre la mission de Hayford et ses stations ivoiriennes. La Mission Méthodiste, installée en Côte d'Ivoire pour prendre en charge les chrétiens suscités par la prédication du prophète Harris<sup>(17)</sup>, aurait été précédée par Hayford en divers lieux, mais aurait, sans attendre son retour, intégré dans son champ les Eglises qui s'étaient associées à sa *Baptist Church and Mission*.

(15) L'un des frères de Mark Hayford, avocat, reste l'une des figures de l'histoire de l'indépendance du Ghana.

(16) Leur formulation ici doit beaucoup à une discussion avec M. Charles-Daniel Maire.

(17) Cf. *infra*.

Quelle qu'en soit la cause, ces considérations n'atténuent pas la détresse de nos deux missionnaires, désormais inutiles sous la chaleur tropicale, dans ce golfe de Guinée longtemps qualifié de « cimetière des Blancs ». Missionnaires sans mission et sans ressources, leur sort est hautement critique. Ils ne manquent sans doute pas l'étape de la remise en question : comment ne douteraient-ils pas de leur appel ? C'est aussi l'heure de la décision pour ceux qui suivent leur situation, pour l'Eglise du Tabernacle donc, dont ils sont restés membres. Questions indispensables pour comprendre la suite des événements, ce sont ici deux « pourquoi » qui surgissent ; le premier s'applique à la vocation missionnaire de Daniel et Laure Richard, le second à l'engagement missionnaire de l'Eglise du Tabernacle.

La première question nous donnera l'occasion d'une brève présentation biographique, la seconde nous conduira à analyser les motivations qui peuvent animer Arthur Blocher lorsqu'est soumise au vote de l'Eglise la résolution d'engager ses premiers missionnaires en terre africaine.

**La vocation missionnaire.** Poser le pourquoi de la vocation missionnaire, n'est-ce pas se hasarder à une inacceptable rationalisation de réalités spirituelles ? Toutefois, si plus d'une embûche nous guette dans la direction ici suggérée, nous devons certainement aussi nous garder d'une conception de la vocation qui ferait de celle-ci un phéno-

mène déconnecté de la réalité humaine. C'est Dieu qui dispose sur le chemin de chacun les *influences* qui le façonnent et *orientent* ses décisions de vie.

On ne fera pas œuvre d'innovation en rappelant la part de *l'influence familiale* dans la formation d'une personnalité. Et Daniel Richard, dans la situation précaire où il se trouve, ne peut pas éviter d'avoir l'exemple paternel à la pensée. Ses parents retournent d'ailleurs en cette même année 1927 à Madagascar pour un quatrième séjour, dans la grande île où Daniel est lui-même né en 1901. Paul et Pauline Richard y étaient partis en 1900 pour leur premier séjour comme missionnaires de la *Mission de Paris*. Chrétiens militants de l'Eglise réformée, ils s'étaient adressés à la Société de Mission qui existait alors dans le protestantisme français, cette même mission que leur fils retrouvait en 1927 en Côte d'Ivoire, associée aux méthodistes anglais ! En 1900, au moment où les Paul Richard avaient quitté leur exploitation agricole pour s'embarquer à Madagascar, la Mission de Paris existait depuis un peu plus de 75 ans. Elle avait été fondée dans le sillage de ce « réveil de Genève » qui, depuis 1815 environ, avait ranimé un protestantisme français desséché par le rationalisme<sup>(18)</sup>. D'Eugène Casalis à François Coillard, de grandes figures missionnaires avaient marqué son histoire.

---

(18) Il fallut attendre 1829 pour que la Mission de Paris commence à envoyer des missionnaires sur ses propres stations, dans le sud de l'Afrique, au Botswana d'abord, puis au Lesotho et au Zambèze.

En 1900 cependant, l'émergence d'influences libérales au sein de la Mission suscitait déjà des inquiétudes. Et les oppositions de 1900 s'étaient encore accusées en 1927. Daniel avait vu son propre père s'associer avec vigueur aux vues orthodoxes. Ce sont leurs convictions évangéliques qui avaient amené les Paul Richard jusqu'à Ruben Saillens, rencontré en 1922 à la Convention de Morges. C'est ainsi que, de fil en aiguille, Daniel était entré à Nogent après qu'il eut expérimenté la conversion. Tels étaient les faits qui avaient concouru à sa présence en Côte d'Ivoire.

**La Mission de Paris existait depuis un peu plus de 75 ans. Elle avait été fondée dans le sillage de ce « réveil de Genève » qui, depuis 1815 environ, avait ranimé un protestantisme français desséché par le rationalisme.**

Devant cette mission méthodiste installée à leur place, Laure Richard dut elle aussi se souvenir de l'Eglise méthodiste où, à Oran, dans l'Algérie alors française, elle s'était convertie. Elle avait ensuite dû rompre avec son Eglise d'origine à cause de l'influence « moderniste » qui s'y était manifestée. Elle était entrée à Nogent dès décembre 1921, dans un Institut Biblique à peine inauguré. Elle y avait étudié puis travaillé jusqu'en 1925. Elle n'était pas, elle, de parents missionnaires, mais elle était habituée comme Daniel à la vie loin de la métropole.

Ainsi, la vocation de Daniel et Laure Richard peut-elle être rattachée à celle des parents Richard, avec laquelle elle a de nombreux points communs. Ils sont comme eux dans le camp de l'orthodoxie évangélique, plus radicalement encore peut-être en tant que baptistes. Matériellement démunis, ils disposent cependant, au plan humain et pratique, d'un capital d'expérience sur la vie coloniale. Ils savent aussi par l'histoire que le risque et l'imprévu sont indissociables de l'action missionnaire. Les débuts de la Mission de Paris le montraient aussi, et l'activité missionnaire à Madagascar avait souvent été marquée par l'incertitude, par le drame parfois<sup>(19)</sup>.

Le second facteur d'influence qu'il est à propos de citer est celui de la formation. Sans revenir sur la spécificité de l'enseignement donné à l'Institut Biblique, il nous sera utile de noter qu'au moment où Daniel et Laure Richard y étudiaient, le cours d'histoire des missions était donné par Arthur Blocher. Bien avant la visite de Hayford, il leur avait parlé de la Côte d'Ivoire, et commenté l'extraordinaire succès rencontré par le « prophète » Harris.

En 1913, peu avant le premier conflit mondial, un prédicateur venu du Libéria, William Wadé Harris, était venu annoncer le long de la Basse Côte le message de l'Évangile, et sa prédication avait provo-

<sup>(19)</sup> Deux des premiers missionnaires de la Mission de Paris, Benjamin Escande et Paul Minault, y avaient été assassinés peu après leur arrivée en 1897. Leur meurtre ne fut jamais élucidé.

qué des conversions en nombre considérable<sup>(20)</sup>. De tous les villages, on était venu se faire baptiser après avoir brûlé les fétiches. Mais la guerre éclata en 1914, et l'administration coloniale chassa Harris<sup>(21)</sup>, de crainte que, prédicateur étranger, il ne suscite des troubles. Harris laissait des chrétiens singulièrement démunis – on ne lisait pas encore en Afrique – mais il leur avait dit : « Je ne suis que le coq qui chante avant le jour. Après moi viendront les Blancs de la Bible, ils vous expliqueront le Livre »<sup>(22)</sup>.

Cette promesse de Harris qu'aucune société de mission ne s'était encore préoccupée d'accomplir (selon les informations dont on disposait semble-t-il en 1925), avait de quoi émouvoir des étudiants sensibles au thème missionnaire. Hayford était vraiment venu prêcher à des cœurs préparés. On comprend mieux que sa venue leur soit apparue comme providentielle et que la mise en garde de la Mission de Paris ait suscité l'indignation plus que la prudence.

**La décision fondatrice.** Après cet aperçu des *influences* qui ont orienté les vocations des Richard, le pourquoi de la décision de l'Eglise du Tabernacle doit lui aussi être élucidé, puisque celle-ci aboutit à la constitution inédite d'une Eglise indépendante en société de mis-

---

<sup>(20)</sup> Les conversions consécutives au passage de Harris ont été estimées à 100 000.

<sup>(21)</sup> En avril 1915. Voir F. Deaville Walker, *The Ivory Coast*, The Cargate Press, Londres, 1926.

<sup>(22)</sup> Jeanne Decorvet, *passim*, p. 14.

sion étrangère en pays païen. Cette décision a été solennellement arrêtée le dimanche de Pentecôte 1927, date où les Richard ont été, à distance, reçus par l'Eglise comme « ses » missionnaires. Et l'histoire raconte que la lettre du Tabernacle annonçant aux Richard cette décision s'est croisée avec un courrier adressé au Tabernacle où Daniel Richard ajoutait en post-scriptum : « Oh ! si seulement notre Eglise pouvait nous prendre en charge... » !

Pourtant, la situation particulière du Tabernacle n'était pas en 1927 précisément favorable à une telle entreprise. Le bâtiment de la rue Belliard était inachevé, et son financement faisait toujours l'objet d'ardentes prières ; la communauté dépendait aussi du soutien de chrétiens étrangers pour financer l'activité d'évangélisation qu'elle avait entreprise dans la banlieue, notamment dans la « zone noire »<sup>(23)</sup> voisine. On était par ailleurs en pleine préparation de l'ouverture d'une maison de retraite pour femmes âgées. Il fallait donc plus que jamais « s'asseoir pour calculer la dépense ». L'aventure ivoirienne ne se présentait-elle pas comme « le bon combat de trop » ? Bien des amis, et Ruben Saillens lui-même, tentèrent de dissuader Arthur Blocher. Celui-ci crut pourtant devoir maintenir sa proposition à l'Eglise. Sans doute des raisons particulières le lui imposaient-elles. On peut d'abord imaginer qu'il ait

---

<sup>(23)</sup> La « zone militaire non *œdificandi* », qui comprenait les anciennes fortifications de Paris et sur laquelle avaient surgi des quartiers de bidonvilles.

ressenti un certain poids de responsabilité : pasteur des Richard, il s'était lui-même chargé de démarches en Angleterre pour s'assurer, avant leur engagement, de l'honorabilité de Hayford. Ne leur avait-il pas le premier parlé de la Côte d'Ivoire et de Harris dans son cours d'histoire des missions ? Il avait eu une part dans leur décision de départ. On peut aussi penser que la forme de spiritualité qui l'animait le disposait particulièrement à cette attitude. Il tirait de celle-ci la certitude que l'envoi des Richard ne pouvait être une bévue. « Dieu ne se trompe jamais », écrit-il à Daniel Richard, refusant d'imaginer qu'une erreur humaine puisse entacher une telle entreprise. Il était impossible de reculer devant un défi de foi ; celui-ci venait après de nombreux autres depuis que l'Eglise, en 1920, s'était retrouvée « hors du camp » du baptisme. Un troisième facteur favorisant tenait sans aucun doute à la sensibilité d'Arthur Blocher au thème missionnaire. C'est en raison de cette inclination personnelle qu'on lui avait confié, à Nogent, le cours sur les missions. Pour tout baptiste informé, l'histoire des missions est illuminée par la figure de William Carey, le fondateur des missions protestantes modernes. C'est l'action missionnaire qui, directement et indirectement, a permis au baptisme les gains d'audience considérables enregistrés au XIX<sup>e</sup> siècle. Arthur Blocher, qui souhaitait de longue date que son Eglise soit activement missionnaire<sup>(24)</sup>, était par ailleurs lié à la mission, et à la mission en Afrique de l'ouest, par son histoire fami-

liale. Son frère Jacques, au moment où Harris était chassé de Côte d'Ivoire par l'administration française, était expulsé de Gold Coast par l'administration anglaise<sup>(25)</sup>. Ce frère d'Arthur Blocher était alors missionnaire de la *Mission de Bâle* qui avait été l'une des premières sociétés missionnaires protestantes<sup>(26)</sup> à persévérer dans l'envoi en Afrique de l'ouest d'effectifs significatifs.

**Pour tout baptiste informé, l'histoire des missions est illuminée par la figure de William Carey, le fondateur des missions protestantes modernes.**

Ainsi nous apparaissent avec plus de clarté les motifs, d'une part de l'obstination initiale de Daniel et Laure Richard, là où tant d'autres auraient été soulagés de se rembarquer sur le premier vapeur pour la métropole, et de l'autre de la prise de risque acceptée par A. Blocher au moment où il s'agit de fonder une société missionnaire en Afrique. La notion de vocation, loin de sortir affaiblie

<sup>(24)</sup> L'Eglise du Tabernacle emploie même depuis 1925, à plein temps, un secrétaire spécialement chargé des missions (M. Alfred Escher).

<sup>(25)</sup> Alsacien, Jacques [Jakob] Blocher était allemand depuis Sedan, c'est-à-dire la défaite de la France (1870) et l'annexion de l'Alsace Lorraine par l'Allemagne.

<sup>(26)</sup> Après l'envoi de missionnaires au service de la *Church Missionary Society* en Sierra Leone, une station est ouverte en 1823. En 1827-1828, des missionnaires de la Mission de Bâle arriveront au Libéria puis en Côte de l'Or alors danoise.

de cette explicitation, nous semble en réalité précisée ; c'est parce que ces hommes étaient adaptés à l'entreprise et entre eux complémentaires, que le Seigneur les a appelés à travailler ce jardin-là de son champ. La décision « unanime » de l'Eglise est, elle, d'un ordre plus aisément compréhensible après les épisodes vécus depuis 1920. Combien de décisions lourdes de conséquences n'avait-on pas prises depuis lors ? L'Eglise faisait à son pasteur, qui avait été l'homme d'autres pilotages risqués, une entière confiance. Le Seigneur serait fidèle à sa bénédiction.

**Les Richard qui avaient opté, au lieu du chemin large et facile, pour des pistes de brousse périodiquement impraticables.**

### ***Pour conclure***

---

Après avoir épuisé une première série de *pourquoi*, il faudrait poursuivre l'exer-

cice avec le *comment*, évoquer les premières initiatives, les premiers encouragements, les voyages d'exploration, le choix des stations, Sassandra, Man... Expliciter la règle de « vie par la foi » aussi, qui était un principe de travail sans cesse réaffirmé. Et surtout rappeler les sacrifices consentis : par ceux qui se privaient à Paris pour soutenir leurs missionnaires, par les Richard qui avaient opté, au lieu du chemin large et facile, pour des pistes de brousse périodiquement impraticables. Il reste aussi à méditer les bénédictions reçues et les obstacles surmontés : le découragement, la maladie, etc., et les difficultés qu'il a fallu sobrement assumer : l'ombre portée par la vie missionnaire sur la vie de famille, en tout premier lieu. Nous aurions encore constaté, ce serait un autre sujet d'étude, que Dieu accomplit de grandes choses à travers des vies d'hommes et de femmes qui, ô surprise, ressemblent beaucoup à nos frères et sœurs d'aujourd'hui. ■

J.-E.B.